

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN,
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,
Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, du Plan de constitution, &c.

Vitam impendere vero.

Du mercredi 9 Mars 1791.

Développement de l'affreuse conspiration qui devoit éclatter dans la nuit du 28 février, par l'enlèvement de la famille royale, et le massacre de la garde parisienne. — Dénonciation des nouveaux moyens que les conspirateurs doivent mettre en jeu pour plonger dans le sommeil tous les soldats de garde, et les massacrer à leur aise.

Les ennemis de la révolution qui n'ont jamais cessé un instant de s'occuper du projet de rétablir le despotisme avec toutes ses horreurs ont d'abord

(1) Il faut lire avec ce N°. le N°. VIII de l'Orateur du peuple, où j'ai été obligé de consigner de nouvelles preuves de l'affreux complot.

eu recours à la ruse. Mille honteux artifices avoient été employés avec succès pour sapper la liberté par ses fondemens ; et déjà le législateur ne travailloit plus qu'à remettre légalement dans la main du roi tous les ressorts de l'autorité. Bientôt ils songerent à corrompre la liberté à sa source en l'éteignant dans tous les cœurs par le sentiment de la misère, les persécutions clandestines, les trames de la peur. Des légions nombreuses de brigands, rassemblés de tous côtés, étoient cachées dans la capitale, sous prétexte de la garder ; ils avoient formé dans son sein plusieurs corps de coupe-jarrets à leurs ordres ; l'état-major de l'armée citoyenne n'étoit composé que d'hommes flétris qui leur étoient vendus : ils avoient corrompu par l'argent une partie des soldats de la patrie et enchaîné les autres à force de cajoleries, de promesses, de menaces, et sur-tout par des loix arbitraires de discipline qui ne leur laissoient plus connoître que la voix de leur chef.

Les mécontents, rassemblés sur les frontières sous deux chefs fameux, n'attendoient pour se réunir à une armée d'ennemis prêts à fondre sur le royaume, qu'un signal convenu. Enflés de leurs succès, ils cherchoient à en précipiter le cours. Un seul point manquoit à l'accomplissement de leurs vœux, la fuite de la famille royale. Leur chef, qu'une renommée usurpée avoit placé à la tête de l'armée citoyenne, avoit fait plusieurs tentatives inutiles. Enfin le moment étoit venu de brusquer les événemens, et d'allumer la guerre civile, qu'ils préparoient depuis si long-temps. Que de de astres et d'horreurs ne devoit pas éclairer la nuit du 28 février.

Dès la veille, le perfide Motté avoit envoyé ses émissaires dans le fauxbourg S. Antoine pour en soulever les habitans, pour les engager par mille insinuations perfides à se porter à Vincennes, et en démolir le donjon. Le lendemain, à la pointe du jour, ils renouvelèrent leurs manœuvres criminelles. La jeunesse imprudente se rassemble pour cette expédition : elle est invitée par une foule de citoyens

de tout âge. Ils partent; les voilà à l'ouvrage. L'agitation étoit extrême dans ce fauxbourg; elle étoit très-vive dans la ville; mais le général, chargé de maintenir la tranquillité publique, fermant l'oreille aux cris d'alarme, concentroit tranquillement avec ses complices, le fatal projet. Tous les conjurés devoient s'introduire, à petit bruit et en armes, chez le roi; tandis que leurs suppôts, rassemblés à la brune dans les Tuilleries, attendroient l'instant de frapper leur coup. Quelqu'événement imprévu pouvoit déranger ce projet; et alors il falloit se laver au yeux du peuple, et lui donner le change sur ces préparatifs du complot, et sauver les appartemens: un stratagème bien simple le leur en fournit le moyen. Dans la matinée, l'un des conjurés, le ci-devant marquis de Cours, lieutenant de roi à Salins, et enragé courtaisien, se fait arrêter dans la chambre du Dauphin. On le trouve armé d'un stilet-bayonnette. D'après l'ordre du major-général, il est conduit par le commandant du château au comité des Feuillans; et l'alarme se répand dans Paris. Pour masquer cette faïce un aide-de-camp du général et quelques autres conjurés vont le réclamer, ils répondent de lui, tandis que le maître, l'un des principaux conspirateurs, arrive en rage, joue le transi, fait le fâché et ordonne qu'il soit traduit à la force pour être jugé comme criminel de l'état.

Cependant les ennemis de la révolution qui siègent dans le sénat, jettent les hauts cris: et bientôt rassemblés avec les membres du club monarchique, ils se rendent au château en bandes préparées. Ils sont suivis par un certain nombre de gardes du corps et leurs officiers, par ceux des gardes françoises, ceux des gardes suisses, ceux de plusieurs régimens étrangers et nationaux; par des officiers généraux, en un mot, par la nombreuse séquelle des courtisans, suppôts du despotisme; et ils s'y rendent auprès du roi; non par les avenues accoutumées; mais par le corps de garde des Suisses et les logemens de leurs chefs. Ce jour-là

pétris de prétentions et de vanité, ils eussent prêté l'oreille à la voix perfide de leurs qui les rappeloient à l'obéissance aveugle, au respect dû aux décrets funestes; la conspirateurs eussent été choiés, et ils n'en eussent pas moins consommé leurs horribles projets. Mais le ciel sensible à nos maux, avoit placé nos braves grenadiers soldés auprès du moratque. L'amour de la patrie qui brûle au fond de leurs cœurs les rend sourds à de dangereuses maximes; la voyant en danger, ils n'écoutent que sa voix, et leur vertueux courage, sauve en un moment la France, prête à périr. Aveugles citoyens, rendez grâce à ces braves guerriers d'avoir été plus éclaircroyans que vous : ç'en étoit fait de la liberté; s'ils n'eussent foulé aux pieds le décret de la force publique essentiellement obéissante; et n'outragez plus l'Ami du Peuple pour vous avoir appris à ne pas obéir en esclaves.

Tous ceux des conjurés qui avoient fait résistance, furent ramenés au devoir par des corrections paternelles; la plupart de ces conspirateurs avoient été régalez de bourades. Mains courtisans, jettes du haut de l'escalier hors du château, avoient cherché leur salut dans la fuite : plusieurs inviolables portoient sur leur dos la protestation des défenseurs de la patrie, contre le décret de l'inviolabilité; et un certain nombre de satellites royaux venoient d'être conduits en prison.

Tandis que ces scènes de comique larmoyant se passeroient aux Tuilleries, le chef des conspirateurs étoit à l'hôtel-de-ville dans l'attente des événemens.

On lui annonce la déconscience des conjurés. Le voilà à déplorer son malheur, à s'en prendre à sa mauvaise étoile, à maudire la doctrine de l'Ami du

du cœur qui fait les citoyens intrépides, mais c'est l'esprit du métier et l'esprit de corps qui fait le brave guerrier. Or cet esprit ne s'acquiert, qu'en mangeant quelque temps à la gamelle.

Peuple (1), qui avoit tant fait de prosélites ; il l'accuse d'avoir empêché nos braves grenadiers d'être *essentiellement obéissans* à la voix des chefs vendus ; comme si cette doctrine n'étoit pas gravée dans l'âme de tout patriote qui pense ! comme si l'amour de la patrie n'avoit pas suffi pour la graver dans le cœur de ces vertueux guerriers !

Livré à ses douloureuses rêveries, il craint de reparaitre en public, il voudroit fuir, mille pensées diverses l'agitent tour à tour, et il ne s'aît quel parti prendre.

En proie à ses irrésolutions, un billet d'une main connue l'appelle aux Tuileries, où étoient restés dans le cabinet du roi, les coqs des conjurés. Riquetti, l'âme de tous les complots venoit de s'y rendre : c'est sa main qui avoit tracé ces mots : *tout n'est pas perdu, arrivez*. Cet homme dont la tête est un dédale de rubriques, comme le cœur est un dédale de perfidies, avoit relevé leur courage par sa simple présence ; bientôt il leur inspire l'idée de donner l'échange au public par de fausses relations de l'affaire ; il leur propose de réhabiliter dans l'esprit du peuple le général décrié par tant d'atrocités, et prêt à être en horreur ; il leur conseille de le faire passer pour l'auteur de la découverte d'une conjuration afin de mieux en accréditer le bruit ; il demande qu'il soit nommé inspecteur de la maison du roi. Place qui le montrant au peuple comme un homme digne de toute la confiance du monarque, lui fournira en même-tems les moyens de se rendre maître de la cour, de garder toutes les avenues, tous les défilés, précaution sans laquelle on tenteroit vainement de préparer de nouveaux rassemblemens d'ami du roi.

Bientôt des barbouilleurs, aux gages de Mottié, se mettent à l'œuvre : j'ai fait voir de quelle ma-

(1) Elle a sauvé la France le 28 février ; qu'elle soit donc répandue d'un bout à l'autre du royaume, et qu'elle soit consacrée par tous les citoyens sages.

nière ridicule ils s'y sont pris pour en imposer au peuple , dans la feuille intitulée : *nouvelle conspiration , découverte par M. de la Fayette.*

Bailly , le bas valet du héros des deux mondes se met de son côté , à brocher une proclamation qui vote des remerciemens à la garde nationale , à l'exception du bataillon du brave Saurree , pour faire croire que le général jouit plus que jamais de la confiance de l'armée Parisienne , quoiqu'il ne soit que trop convaincu du contraire. Ainsi par ces honneux artifices , le général conspirateur seroit parvenu à regagner la confiance du public , en mettant le comble à ses scélératesses , sans la plume de l'Ami du peuple , qui le remettra bientôt à sa place , pour les faire tomber encore plus bas.

Terminons par une réflexion importante sur le complot que le ciel vient de faire avorter. Le rassemblement clandestin de contre-révolutionnaires armés dans l'appartement du roi , offre une multitude de crimes réunis en un seul. On y voit trahison envers la patrie , injure à la garde nationale , et insulte au roi ; trame odieuse de renverser la constitution par l'enlèvement du roi , et projet d'allumer la guerre civile par l'assassinat des sentinelles du château : forfaits monstrueux , dignes du dernier supplice.

En dévoilant cette conjuration , et en écartant le général et n'appellant ce jour-là que les grenadiers soldés , il sembloit que le ciel eut pris à tâche de rasssembler sous le fer de ces braves guerriers le noir essain des conspirateurs et l'eut livré sans défense à leurs coups pour en délivrer la patrie.

Ils avoient droit de le massacrer et ils le pouvoient impunément : les véritables amis de la liberté déploreront toujours qu'ils aient laissé échapper une occasion aussi favorable , qui ne se retrouvera jamais ; l'ami du peuple sur-tout en est inconsolable.

MARAT , l'ami du peuple.

DE L'IMPRIMERIE DE MARAT.